

Odile Massé

L'envol du guetteur

(extrait)

Plus je la regarde manger avec ses dents luisantes près du couteau, plus sa chair s'affermir, blanche et nacrée, derrière le comptoir, et odoriférante – plus alors j'engouffre de la mie de pain, encore et encore, pour ne penser qu'aux oiseaux, j'enfonce en moi de la mie de pain gluante, molle, entre mes doigts longuement tripotée, à chacune de ses bouchées de viande saignante, encore de la mie de pain fade et spongieuse, encore et encore, pour m'éloigner des odeurs carnassières, m'étalant et m'alourdissant à l'infini, encore, jusqu'à ne plus mouvoir qu'avec peine mon immense corps encombrant.

Je n'ose pas la toucher.

Je la regarde.

Je n'oublie pas.

J'entends parfois ses pieds racler le sable du jardin, derrière moi, comme si par-delà les rues, les murs et les fenêtres Elle m'avait suivi, comme si la volaille sacrifiée lui donnait les pouvoirs qu'Elle prétend avoir. J'ai peur. Je sais qu'Elle pourrait, si Elle le voulait, couper les pattes des oiseaux du parc, et ma barbe, et les doigts de mes mains – Elle s'approche, je l'entends respirer. Je ferme les yeux. J'écoute. Elle respire avec sa bouche rouge près de moi, Elle respire, approche sa main, boutonne ma veste, Elle me touche. Je ferme encore les yeux. Je voudrais qu'Elle me porte dans ses bras, je voudrais ne plus sentir le sol au-dessous de mon corps, qu'Elle m'emporte et me berce, me couche avec Elle dans un lit, des fourrés, sous un porche, quelque part dans le noir, où il ferait bien chaud au fond de ses odeurs.

Elle me traîne par la main.

Elle me traîne vers la maison, vers le comptoir, vers le sang, vers les chiens, les journaux froissés, son assiette pleine de viande et son couteau tranchant, vers le vide de ma chambre.

Je pense à ceux qu'Elle traînait dans son sillage, ondulant de la croupe et me donnant la main, ceux qu'Elle regardait à la dérobée d'un bref coup d'œil par-dessus l'épaule en se penchant vers moi, je pense aux gloussements de ses rires, aux claquements plus forts de ses talons sur le pavé, à ses doigts dans ses cheveux, ses fesses nonchalantes, sa main qui peu à peu relâchait sa pression autour de la mienne.

J'avais peur.

J'attendais, je serrais sa main, la serrais de toutes mes forces, je ne voulais pas être abandonné dans la rue.

Elle, inexorablement, dégageait ses phalanges de ma paume crispée. Elle se libérait, déviait de notre chemin en ralentissant le pas, bombait le torse, faisait tourner sa jupe tout autour de ses jambes, se laissait enfin rejoindre par l'homme qui nous avait suivis.

J'enfonçais les poings dans mes poches.

Je regardais par terre.

J'observais l'approche de leurs pieds, l'accordement de leurs pas. Je donnais des coups dans les saletés du trottoir. Je prenais de la distance. J'entendais leurs chuchotements, la voix d'Elle et le frôlement des tissus. J'écoutais. Contre le porche où ils pénétraient je me serrais, tentant de savoir ce qui se jouait là, dans les essoufflements et les grognements qui me parvenaient, et les coups de butoir qui ébranlaient la porte. J'enfonçais mes ongles dans ma peau, je fermais les yeux, je haïssais l'homme que j'aurais aimé déchirer à coups de bec et d'ongles, l'homme et tous les autres qu'Elle emmenait en m'oubliant, oubliant de me regarder, de me sourire et de me toucher – m'oubliant comme Elle m'oublie encore, derrière son comptoir, sans prendre la peine de m'embrasser avec sa large bouche rouge.

Sa bouche me fait peur.

Elle m'attire, avec son épaisse couleur rouge étalée sur les lèvres et qui bave dans les sillons comme une résille où je pourrais me prendre au piège. Souvent je la regarde, j'imagine mes doigts pataugeant dans la matière sanguinolente et grasse, je crains de désirer des choses qui me feraient peur. La nausée monte en moi, lourde et longue vague qui traverse mon ventre et m'emplit d'une salive amère, où je voudrais contre ma peau sentir la succion de ses lèvres en ventouse, voudrais être marqué de rouge, brûler, sentir sa bouche s'écraser comme pour me dévorer, connaître le goût de sa langue et la pointe de ses dents, respirer son haleine qui sent la viande, j'ai peur de ces choses et d'être couvert de bave, lentement digéré par ses muqueuses peintes, jusqu'au fond du corps d'Elle. Je la préférerais armée d'un bec acéré dont la corne m'épouillerait à petits coups, doucement – et je me laisserais faire sans crainte comme je laisse approcher les pigeons, approcher, m'observer, me regarder avec leur oeil méfiant et rond, à la pupille sombre où je me noie parfois, loin de la bouche rouge d'Elle.

Quand Elle rit avec ses grands emportements de gorge, bouche largement ouverte, regard luisant, tête en arrière et cou gonflé, j'ai envie de planter un couteau dans sa chair que je vois palpiter comme un jabot.

J'entends son rire et sa voix racoleuse qui résonnaient avec les autres, des plus aiguës aux plus graves, toutes caquetantes, hurlantes et criardes, toutes perchées sur des talons pointus qui battaient le pavé sous le pont, à l'autre bout de la ville. Il faisait nuit. Il faisait froid. Je regardais les taches colorées de leurs jupes et la pâleur de leur peau nue contre les briques noircies du pont, j'entendais les cris et les rires, et les appels quand une voiture ralentissait près d'elles. Je me tenais droit contre la muraille, tentant d'entrer en elle, terrorisé par le bruit de toutes ces voix entremêlées et des trains qui par moments grondaient sur nos têtes et recouvraient tout, je regardais Elle parlementer, s'éloigner en voiture, m'abandonner et soudain reparaître en serrant contre sa poitrine son sac, j'avais froid, j'avais sommeil, je glissais peu à peu au pied du mur, où l'herbe grimpait sur les remblais, je m'endormais dans le vacarme des bouches aux dents pointues.

Lorsqu'Elle me réveillait, c'était l'aube déjà.

La rosée couvrait mes vêtements. Je grelottais. J'ouvrais les yeux sur son visage barbouillé de fard, énorme au-dessus de ma tête et masquant les nuages clairs que j'aurais voulu regarder flotter en oubliant la nuit. Les filles avaient disparu. Il n'y avait plus qu'Elle dans la douceur fraîche du matin, Elle qui marchait en silence devant moi, vite malgré le poids de son grand sac qu'Elle ne me laissait pas toucher et n'ouvrait qu'à la maison, près du chenil où les chiens l'attendaient à grands cris, tandis que je filais me réfugier sous l'édredon en me bouchant les oreilles.

Le temps du pont me semble lointain, maintenant.

Je me prends à douter de mes rêves, de mes souvenirs, de ma peur de la nuit. Je la regarde, qui guette méfiante derrière la vitrine sombre, je renifle la volaille putréfiée aux pouvoirs que j'ignore, j'écoute les cris des chiens, je voudrais qu'Elle me parle.

Je n'ose pas poser les questions qui tournent dans ma tête.

Je doute.

J'inspecte les marchandises de la boutique – objets hétéroclites, démodés, emballages déchirés et poussiéreux qui me paraissent toujours entassés dans le même angle et ne jamais disparaître –, j'inspecte les marchandises, je tente d'en faire le compte. J'espère soudain que les hommes viennent pour acheter ces choses abandonnées, que leurs bruits sont des bruits de débats mercantiles, j'espère m'être trompé, depuis toujours, sur ce que je crois soupçonner. J'aimerais savoir. J'aimerais qu'Elle me parle au lieu de se tenir assise, l'oeil fixe, écoutant les grognements des bêtes, respirant l'odeur de la volaille pourrissante qui l'enrobe et monte lentement vers Elle, vers son cou soudain gonflé de rires à l'approche d'un visiteur, quand Elle me met à la porte, gonflé de rires et que je voudrais bien percer d'une pointe de couteau.